

... J'avais sept ou huit ans. Ma famille possédait une propriété à trois ou quatre kilomètres de Calaceite, mon village natal. Trente ou quarante oliviers y étaient cultivés. Le jeudi et le dimanche matin, quand il n'y avait pas école, mon père me donnait une hache et m'y envoyait. C'était le lot de tous les enfants de cultivateurs. Comme les autres, je devais couper les bourgeons aux pieds des oliviers. Un jour mon père me surveillait. Je me croyais seul dans le champ d'oliviers. Et à coups de hache, là, je tuai mon père. Là, je tuai ma mère. Là, ma grand-mère. « *Este golpe, contra mi padre. iPum! iPum! Que se muere. Éste, contra mi madre. iPum! iPum!* »¹ Mon père, ma mère, ma grand-mère, mon oncle, ma tante, chacun recevait un coup mortel. Avec une petite hache. Mon père s'était assis et m'observait, dissimulé derrière un buisson. Quand j'ai terminé mon travail, il est sorti et m'a lancé :

« Alors, tu as tué toute la famille. »

Je suis resté sans voix. Puis, curieusement, il m'a rassuré :

« Ce n'est rien. C'est un jeu ! »

Mon père riait, mais je devinais sa tristesse. Je l'avais touché. D'ailleurs, il m'interrogea :

« Mais pourquoi ? »

– Je n'aime pas la terre, affirmai-je sur-le-champ. Quand je pourrai, je partirai de la maison. Je ne sais pas où, mais à la terre, je n'y resterai pas. »

Mon père n'a rien ajouté.

¹ « Ce coup, contre mon père. Boum ! Boum ! Qu'il meurt. Celui-là, contre ma mère. Boum ! Boum ! »

Plus tard, il m'envoya chez son frère cadet, José, à Tortosa. À une soixantaine de kilomètres au Sud-Est de Calaceite, Tortosa était la ville où toute l'huile de la région aboutissait. À l'époque, c'était une ville organisée industriellement, rassemblant près de trente mille personnes. José emmenait régulièrement les olives récoltées à Calaceite pour les faire transformer en huile à Tortosa. C'est là qu'il avait rencontré sa femme, une vendeuse du marché que tout le monde appelait La Gironne. C'était un personnage important au marché. Une femme très osée, pas d'une grande culture, peut-être analphabète, mais dotée d'une langue très facile, au marché, La Gironne faisait la loi. De son mètre soixante-dix, avec sa gueule terrible, ordinaire, proférant des gros mots comme les hommes, elle n'avait peur de rien et était respectée de tous. Mon père m'avait envoyé à Tortosa avec l'intention de poursuivre mon éducation. Seulement, La Gironne ne fit ni une, ni deux, et m'expédia au marché avec quarante ou cinquante œufs à vendre par douzaines. Moi, tout gosse, derrière un tas d'œufs énorme, avec mon petit tableau où était inscrit à la craie le prix des œufs, à l'unité, à la demi-douzaine, et à la douzaine, je vendais cette marchandise aux gens du pays. Cela a duré trois ou quatre mois, jusqu'à ce que je me révolte. Je ne m'entendais pas avec La Gironne, j'avais déjà un fort caractère, indépendant. Je lui tenais tête. Finalement, un jour, j'ai préparé ma valise et j'ai pris l'autobus.